CARNET MONDAIN.

6 Janvier—Bal des Chevaliers de la XIIe Nuit.
10 Janvier—Bal de Nérée.
12 Janvier—Bal des Mittens.
17 Janvier—Bal des Olympiens.
21 Janvier—Bal des Falstaffians.
24 Janvier—Bal des Mithras.
26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février Bal des Atlanteens.
3 Février Bal de Momus
4 Février The Carnival German.
7 Février Arrivée de Rex.
7 Février Procession et Bal de Prothée.
8 Février- Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février Procession et Bal de Comus.

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
Cadeau de Noël, conte inédit, par Daniel Lesueur.
6me PAGE.
Jeux d'Enfants.
Comment M. Henryk Sienkiewicz écrivit "Quo Vadis ?"
L'Ermitage de Berlioz.
Mots Historiques.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
L'Etoile.

La Journée d'hier.

Contrairement à la crainte générale, la journée d'hier, température parlant, n'a pas été mauvaise : le mercure était tombé à un degré qui faisait un peu souffrir les gens dépourvus de vêtements lourds, mais en revanche, un soleil, radieux, par moments, versait une agréable chaleur sur la ville et la joie dans les cœurs.

Ceux qui observent la fête de Noël chrétiennement, sont allés adorer la Crèche à l'heure même où y naissait le Divin-Enfant; les autres se sont livrés aux joies mondaines.

La politique, la finance, le négoce, ont fait trêve ; certains quartiers de la ville ont été désertés ; mais d'autres, ceux du centre ont été très animés.

Tous les bureaux de l'administration municipale, tous ceux du gouvernement fédéral sont restés fermés, et leurs nombreux employés ont célébré Noël en famille ; ont fait honneur à la dinde traditionnelle.

Dans les institutions de charité, dans les prisons, on a donné à la journée d'hier le caractère qui lui convenait. Les pensionnaires des premières ont festiné après avoir consacré quelque attention aux choses immatérielles, après s'être livrés au recueillement et à la prière; dans les secondes, les malheureux ont été traités avec moins de sévérité qu'à l'ordinaire, et leurs rations ont été plus copieuses ; c'est aussi une façon de célébrer un jour comme celui d'hier, qui vit créer le Pardon, où la Philanthropie et la Clémence se font plus tendres, plus empressées.

L'Armée du Salut, dont on voyait les membres jusqu'à jeudi encore, plantés aux coins des rues sous les traits du Bonhomme Noël pour mieux attendrir les cœurs, et tendant la main à tout venant, l'Armée du Salut, disons-nous, a eu de beaux gestes : elle a fait une abondante distribution de vivres ; c'est par centaines qu'elle a envoyé des paniers de provisions de bouche aux familles dont elle connaissait l'indigence.

Mais, si sous bien des toits, dans bien des mansardes Noël a fait filtrer un peu de bonheur ; dans d'autres milieux la tristesse a régné.

Certains cœurs fermés aux bons sentiments et indifférents à cette fête dont le caractère est pourtant si touchant, si imposant, ont permis à leurs mauvais, à leurs méchants instincts de s'affirmer. Oui, la journée d'hier a été ensanglantée par un double crime, meurtre et suicide. Un malheureux qui avait bu immodérément a, dans un moment d'ivresse, tué sa femme et s'est ensuite enlevé la vie; *sunt lacrymæ rerum.*

Le vol de l'aigle.

L'empereur Guillaume II vient d'autoriser l'Aéro Club de Berlin à prendre désormais le titre de "Kaiserliches". Deux clubs seulement pouvaient, jusqu'à ce jour, s'énorgueillir d'une pareille faveur : le Kaiserliches Automobile Club et le Kaiserliches Yachting Club qui tous deux comptent le souverain parmi leurs membres actifs. En accordant le même privilège à l'Aéro Club et en apposant sur les registres du cercle son impérial paraphe, Guillaume II a voulu témoigner l'intérêt qu'il porte à l'aéronautique et l'ambition qu'il a d'étendre son empire sur les plaines du ciel. Par la même occasion, il a doté d'un uniforme ses collègues du club. Ces messieurs n'en avaient pas encore et l'on sait qu'un Allemand n'est jamais sûr de son rang social tant qu'il n'a point un uniforme pour le lui attester. L'empereur, en cela comme en tout, est le premier des Allemands. Il avait déjà réglementé le costume du Kaiserliches Automobile Club, qui est fort élégant et celui du Kaiserliches Yachting Club, qui est double, comprenant une tenue de manœuvre et une tenue de gala. Il n'entend pas moins faire pour le Kaiserliches Aéro Club. Divers modèles de costume ont été soumis à Sa Majesté qui les examine et médite. Aucune décision ferme n'a encore été prise, mais on croit pressentir, dans les sphères influentes et les milieux bien informés, que les préférences impériales paraissent se porter sur un veston bien foncé avec larges boutons d'or et sur une casquette timbrée d'un aigle d'or dont les ailes seront des ailes d'aéroplane. Quoi qu'il en soit, une solution est imminente; la Kaiserliche Garderobe comptera bientôt un uniforme de plus.

CADEAU DE NOËL

Conte inédit

Par Daniel LESUEUR

Qu'elle était mélancolique, en cette matinée du 24 décembre, la place Verte, à Valenciennes !

Nulle part peut-être, la lente vie provinciale ne respire d'un souffle plus assoupi qu'en cette vaste esplanade qui, d'un côté, se perd là où finit la ville, ailleurs se bute au chevet d'une église, dont l'invisible façade s'ouvre autre part, parmi le dédale des rues. Elle n'est ni un centre, ni un passage, et aucun mouvement ne la traverse. Au milieu, dans un encadrement circulaire d'arbres grêles, une colonne de bronze jaillit d'un tertre de gazon, portant là-haut, dans le pâle ciel de Flandre, une figure ailée et guerrière, qui décerne une couronne à des héros inconnus.

Et ceci rappelle que Valenciennes est une cité de lutte, dressée au bord des frontières incertaines, qui plus d'une fois saigna sous les assauts.

Toutefois, cette nostalgique place Verte se borde d'une rangée de demeures où, — si invraisemblable que cela soit, — des êtres humains se plaisent, car ils n'ont aucune autre raison d'y avoir élu domicile. Petites maisons toutes pareilles, comme les couvents d'un béguinage, sans boutiques ni industrie. Asiles de modestes rentiers. Deux étages, une façade morne comme une physionomie de recluse sous le capuce en ardoises du toit, une étroite porte dont le marteau de cuivre reluit, plus souvent effleuré par le torchon de la servante que par la main du visiteur impatient.

En cette veille de Noël, le décor s'attristait d'un léger frottis de neige et de la pesanteur d'un ciel bas, opaque, jaunâtre, d'où tombait une lumière de limbes.

Une jeune fille, assise dans une des petites maisons, à l'embrasure d'une croisée, le regard perdu au vide de la place, réfléchissait, une lettre entre les doigts.

Vingt ans peut-être.... Il ne lui manquait, pour être jolie, qu'un peu de bonheur ou de fierté. Mais, sur son délicat visage de blonde, sur ses épaules faciles à courber, l'ombre trop profonde de l'existence effaçait, engourdissait tout. Le long du grand chemin de la destinée, cette gentille créature n'était pas née du côté du soleil.

Un coup frappé à la porte fit tressaillir Aline. Familièrement, sans attendre son ordre la servante pénétra dans la pièce. Avec une attention particulière, le regard de la fille alla de la lettre ouverte à cette femme. Les traits rudes, la physionomie paysanne, le teint cuit au soleil, jadis, dans le dur travail du "démariage" des betteraves qui tient courbé, brisant les reins, des journées entières, sur les sillons, de raides cheveux noirs striés de fils blancs sous la petite coiffe plate, la courte taille épaissie par les fronces de la jupe, les mains rouges et crevassées, tous ces traits prenaient pour Aline une expression singulière.

Cependant la bonne s'exclamait :

—" Vous avez fait vot' lit, mamzelle ! "

L'intonation de stupeur désolée, la douceur chaude et humble de la voix, corrigeaient la vulgarité de l'accent, l'ignorance du parler à la troisième personne.

—" Mais oui, Gervaise. Pourquoi pas ? Vous avez plus de besogne aujourd'hui. Et je le fais bien à la maison.

—C'est pas la même chose. Ici, vous êtes chez nous chez vot' tante à la mode de Bretagne, que je veux dire. Vous êtes l'invitée. C'est pour vot' repos et vot' plaisir que vous êtes venue, s'pas ? Faut nous laisser faire, mam'zelle Aline, nous laisser vous dorloter un peu. "

Tout en parlant, Gervaise allait et venait par la chambre, s'évertuant à trouver quelque trace de poussière qu'elle pût essuyer, quelque objet hors de sa place qu'elle pût remettre en ordre. Mais, sur sa dernière phrase, un remords la prit.

—" Faut m'excuser si je dis " nous," comme quasi que la maison de vot' tante soye un peu la mienne. Y a si longtemps que je suis après de la chère dame. Et c'est elle-même qui me donne des habitudes comme ça, d'être trop familière. Ça ne vous fâche pas, au moins, mamzelle Aline ? "

La jeune fille secoua la tête.

—" Allons, " ajouta la servante, " c'est pas la peine que j'aie l'air de bricoler quéque chose ici. Vous avez tout rangé comme un ange. C'est vrai aussi, que je viens en retard. Mais fallait que Madame ait tout bien beau sur elle et autour, pour sa veille de Noël. Et la pauv' chère âme peut pas s'aider toute seule.

—C'est moi qui devrais me faire des reproches, " dit Aline. " Ne serait ce pas mon devoir de soigner ma tante paralysée, de la soigner vraiment ?....

Elle s'interrompit, la voix troublée, tandis que Gervaise se campait devant elle, riant d'un bon rire, les poings aux hanches.

—" Voilà donc pourquoi vous vous agitez la bile, mam'zelle ! Vous n'y pensez pas ! Vot' devoir ? .... Vot' devoir est d'être mignonne et bravette, et de mettre de la gaieté autour de vot' pauve tante, et de lui lire tout haut, dans les livres et sur le journal, comme vous y faites, et de lui donner pendant que vous êtes ici toutes les satisfactions que moi, vieille bête ignorante, j'ai pas dans mes moyens. Mais pour ce qui est des manigances de soins que demande une malade qui n'a remué pied ni patte depuis des années, c'est pas l'affaire d'une gentille demoiselle comme vous. C'est bon pour moi, qui suis la servante. Et puis, ça me connaît, il y faut un peu de poigne. Les malades, c'est comme les enfants. On ne doit pas céder à leurs " geignerie. " Vous seriez tout éberluée quand elle vous rabrouerait un peu. Vous auriez des mots, des pleurs. Faut pas. Faut que la chère dame vous ait que pour sa joie, qu'elle vous voye que comme sa bonne petite fée, vrai petit rayon de soleil que vous êtes. "

Le rayon de soleil.... Il irradiait moins de la jeune figure soucieuse que de la face rustique, fendillée de rides comme une argile trop sèche, au creux de laquelle une rosée céleste aurait mis ces deux petites flaques de tendre lumière qu'étaient les yeux.

—" J'vas lui préparer son chocolat, à Madame. Mais c'est vous qui lui porterez, mamzelle Aline. Ça lui réchauffera son vieux cœur. Elle vous a déjà toute en grâce."

Gervaise partie, Aline reprit la lettre de sa mère. Elle la relut. Certaines phrases retenaient longtemps son regard.

" Comprends bien, ma chérie, " pourquoi nous te refusons de venir passer cette journée de Noël " auprès de nous. C'est la première " fois, dis-tu, depuis que tu es au " monde. En effet, et nous en souffrons autant que toi. Mais tu sais " pourquoi nous t'avons envoyée " auprès de notre cousine. Si tu la " quittes, précisément le jour où la " solitude pèse le plus à ceux qui " n'ont plus que des souvenirs, ne " t'en voudra-t-elle pas ? Ne nous " donne pas à croire que tu ne t'es " pas encore rendue indispensable. " Songe à cette fortune, qui est la " sienne, qu'elle ne dépense pas, et " qui s'accumule.... Pour qui ?... " Pour une roublarde de domestique, peut être. Pour cette pay- " sanne madrée qui monte la garde " autour de ta tante, et qui est plus " maîtresse dans la place, m'a-t-on " dit, que la maîtresse elle-même.

" Comment est-elle, cette Gervaise ? Tu ne nous en parles pas ? " Te sens-tu de force à lutter contre elle ? Notre cousine est elle " avertie que cette femme nourrit " toute une parenté louche — est-" ce seulement avec ses gages ? Les " vauriens attendent l'héritage de " sa bonne bonne dame. Et qui sait " s'ils le laisseront venir naturelle- " ment ? Ton devoir, chère enfant, " autant que ton intérêt, est de ne " pas quitter ta tante un seul jour, " — surtout le jour de Noël. La " Gervaise exploiterait sans faute " un dépit ou un attendrissement " de malade. Sois la plus adroite " des deux, Liline. Conquiers ta " tante. Ou bien résigne-toi, ma " pauvre petite, à travailler pour " vivre, et à perdre, avec tout es- " poir de dot, tout espoir de mariage. "

—" V'là le chocolat, mam'zelle Aline. "

Sur le petit plateau d'argent, la tasse fumait, délicieusement odorante, à côté des brioches dorées.

—" Portez le vous même, Gervaise, puisque vous l'avez fait.

—Que non ! Madame le trouvera meilleur, de vos jolies mains.

—Dites-moi, Gervaise ?

—Quoi donc, mamzelle Aline ?

—Est-ce vrai que vous envoyez votre argent chez vous, au pays ? "

La bonne figure rougeaude ne pouvait se colorer davantage, sauf par les yeux, qui s'assombrirent et s'humectèrent.

—" Dame !..... y a mes vieux qui ne peuvent plus travailler, et les p'tiots, les enfants à mon défunt frère, qui ne le peuvent pas encore.

—Donnez moi le plateau, Gervaise, et ouvrez moi la porte. Je vais servir à ma tante son chocolat. "

Dans la pièce voisine, une femme âgée, très pâle, mais souriante, au fond d'un immense fauteuil, et tout enveloppée de châles. Sa vieille tête bien coiffée a presque une grâce de coquetterie, et le bon ordre autour d'elle atteste la sollicitude des soins.

—" Liline, viens donc. C'est à mourir de rire ! César et Pompée sont encore aux prises. "

César, le chardonneret en cage, pique de furieux coups de bec les pattes de Pompée, le moineau libre, qui se cramponne à ses barreaux pour essayer de l'atteindre et de lui arracher quelques plumes. Pompée lève une patte, puis l'autre, s'envole, et, tout à coup, sournoisement, voyant l'autre en boule près du grillage, revient lui happer dans le vif un brin de duvet.

—" Sont-ils drôles ! " s'écrie la paralytique. " Dire que voilà la vie, tout de même ! Ah ! je ne regrette guère de n'en plus faire partie."

Elle est sincère. L'engourdissement de ses membres enchaîne sa pensée. Elle s'imagine rejetée elle-même dans l'actif tourbillon, non pas avec l'agilité d'un organisme sain, mais épave désemparée, telle que la maladie l'a faite, et cette idée l'épouvante. Le calme de sa petite maison, les chatteries de Gervaise, les querelles de ses oiseaux, — c'est la forme que prend le bonheur pour celle dont les jambes sont mortes. Le cœur s'est adapté, ne sait plus qu'il est des " ailleurs. " Et les lointains du monde se bornent à la place Verte, que les saisons brodent de verdure ou tapissent de neige, voilent de brouillard ou désolent de poussière, et où l'allure d'un passant met de l'imprévu, de la curiosité pour tout un jour.

—" Tante, j'ai reçu une lettre de maman.

—Bien, ma petite. Elle nous souhaite un bon Noël, je pense. "

Réflexion sans chaleur, comme si la correspondante habitait la planète Mars. L'univers a tout juste la mesure de nos préoccupations.

—" Mes parents, " dit Aline d'une voix un peu tremblante, " ont de la peine à se passer de moi....

—On te rappelle ? demande la vieille dame, sans marquer autrement de surprise.

—Pas précisément. Mais, — excusez moi, tante, — il me semble que ma place est auprès d'eux surtout en ces jours de fête.

—Parbleu ! la place d'une jeune fille est dans tout endroit plus gai qu'ici. Tu devais te lasser d'une compagnie aussi fastidieuse que la mienne. "

L'infirme est vexée, mais non triste. Sa lente sensibilité n'a pas eu le temps encore de transformer en un besoin la présence de sa nièce.

—" Ne croyez pas cela, chère tante. Seulement....

—Oh ! pas de raisons. Tu es libre. Mais tu sais, ma petite..... tant pis pour toi !..... Je n'ai pas longtemps à vivre. Plus tard, tu n'aurais pas regretté d'avoir supporté près de moi un peu d'ennui...."

De l'ennui !.... La rêveuse Aline s'ennuyait pas, dans la douce maison de silence, ouatée de petits soins. Au contraire, la lutte pour la vie l'effraie. Mais mieux vaut l'affronter cent fois....

—" Comme tu voudras, " conclut la tante. " Je me suis passée de toi jusqu'à l'automne dernier. Je m'en passerai bien encore. N'est ce pas, ma bonne Gervaise ? "

La servante venait d'entrer. Elle eut un cri sincère :

—" Mamzelle s'en va. Je n'ai pas su faire qu'elle se plaise assez !

—Je vous dois pourtant beaucoup, Gervaise. Plus que vous ne croyez, plus que jamais vous ne me devrez vous-même. "

Et c'était vrai. Elle partait riche, la délicate fille, plus riche que de l'héritage convoité, dont la plus grande part irait, — suivant toute justice, — à la véritable ayant droit. Le trésor se découvrait en elle-même : énergie, loyauté, dignité secrète, sérénité imprévue, qui, par leur reflet, lui mettait enfin la beauté sur le front, dans les yeux, et à ses lèvres souriantes.

—" Tu as pourtant une figure d'héritière," s'écria sa mère, que déconcerta son retour.

—" Je n'en ai que la figure," dit Aline, en secouant sa tête radieuse. " Mais sois tranquille, maman, mon cadeau de Noël vaut mieux qu'une fortune. J'ai joué à qui perd gagne. Je connais maintenant la joie de la décision courageuse, — et je n'ai plus peur de la vie."

DANIEL LESUEUR.

TULANE.

" The Merry Widow", la charmante opérette de Lehar, sera présentée à partir de ce soir au Tulane sous la direction du célèbre impresario américain, M. Henry W. Savage, et il est inutile de prédire que la salle de ce théâtre sera foulée à chaque représentation.

La troupe de M. Savage a joué dans les principales villes des Etats Unis et a recueilli partout sur son passage les éloges les plus flatteurs. Rien n'a été négligé pour assurer une interprétation hors ligne de l'œuvre de Lehar.

Les chœurs sont nombreux et homogènes, les décors et les costumes neufs, et l'orchestre est le meilleur que M. Savage ait jamais réuni sous sa direction.

Les rôles principaux sont tenus par MM. Robert E. Graham, Charles Meakins, Misha Ferenco, Charles Kaufman, F. W. Reinke et Mmes Anna Bussert, Francis Cameron, Florence Brooks et Essie McDonald.

ORPHEUM.

Les deux dernières exécutions de l'excellent programme de vaudeville de l'Orpheum se donnent aujourd'hui, et demain soir c'est au tour des nouveaux artistes de soutenir la renommée du théâtre de la rue St. Charles.

Ils n'y manqueront pas car tous ceux que la compagnie de circuit de l'Orpheum nous a envoyés depuis le commencement de la saison peuvent être regardés comme les meilleurs du genre.

Le nouveau programme comprend : M. Maurice Freeman, un comédien bien connu de notre public, qui secondé par une très bonne troupe interprètera une pièce en un acte intitulée " Tony and the Stork"; John Hyams et Leila McIntyre, comiques désopilants joueront une saynète "The Quakeress": les trois sœurs Klos, danseuses de corde et athlètes arrivant directement de l'Hippodrome de Londres; George Cunningham et Herman Mason, deux acrobates; Signor Luciano Lucca, chanteur; Wilson et Pierson, acrobates, et les Pecquays, danseurs européens.

Théâtre de l'Opéra.

Bien que le ciel se fût rasséréné hier, et que nous eussions ce que l'on appelle un beau temps, il faisait néanmoins bien froid, un froid trop vif pour y exposer les enfants : c'est ce qui explique l'absence de bon nombre de celles-ci à la matinée de l'Opéra à l'issue de laquelle une magnifique poupée, avait-on annoncé, serait donnée à une des assistantes.

Le Jongleur de Notre-Dame et *Coppélia* étaient au programme et ont été exécutés avec leur éclat accoutumé.

Hier soir, le conte lyrique *Haensel et Gretel* a été représenté pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, et musique et poème ont paru plaire. La musique est d'un compositeur peu connu, Humperdinck, et le livret de A. Witt ; mais Catulle Mendes en a donné une version.

L'œuvre a été jouée pour la première fois, à Paris, le 28 mai 1900 au Théâtre National. Les personnages principaux sont au nombre de sept : *La Fée Grignotte, Pierre*, fabricant de balais, *Gertrude*, sa femme; *Gretel, Haensel*, leurs enfants, *Le Petit homme au sable, Le petit homme à la Rosée* et quatorze anges gardiens.

Au premier acte, les scènes représentent la maison des parents de *Haensel et Gretel ; une forêt ; L'Echelle de Jacob, les Anges, la Forêt noire et le Château Grignotte*. L'orchestre exécute un prélude, et *Haensel* et *Gretel* chantent un duettino ; *Gretel* et le *Père* tour à tour ; "Père Grognon" ; "Vieux frérot" ; "Quand on est riche....

La musique de Haensel et Gretel est gaie parfois, sentimentale d'autres ; mais légère toujours et parsemée de mélodies neuves. Aussi Haensel et Gretel chantent d'une façon charmante au second acte, un duo : *Coucou ! Coucou ! Tends ton cou.*

Comme dans toutes les œuvres que l'on ne connaît pas bien, dans celle de Humperdinck des qualités ont échappé à la première audition que l'on découvrira à la seconde et aux suivantes.

Voici comment étaient distribués les rôles :

Pierre..... M. Chadal
La Fée Grignotte.. Mme Fiérens
Gretel..... Mlle Rolland
Haensel..... Mme Sterckmmans
Gertrude..... Mme Mea
Le Petit Homme au Sable.....
.....Mlle Jenny Allard
Le Petit Homme à la Rose.....
.....Mlle Jenny Alia

En matinée aujourd'hui, *Le Maître de Chapelle*, le ballet de *Faust* et *Cavalleria Rusticana*. Ce soir, *Louise*, à la demande générale.

A l'étude, *Le Prophète*.

La poupée est échue hier à la matinée, à Mlle Agnès Tomes.

CRESCENT.

C'est avec joie que les habitués du Crescent salueront ce soir le retour des fameux comédiens Ward et Vokes qui paraissent dans leur nouvelle comédie musicale à succès " The Promoters".

Ces deux excellents artistes sont trop connus de notre public pour qu'il soit nécessaire ici de faire leurs éloges. Il suffit de savoir que cette année comme d'ha-

---

être soupçonné et le mobile même du crime n'apparaissait point.

Néanmoins, pour l'acquit de sa conscience, pour satisfaire à cette ennuyeuse obligation qu'on nomme le Devoir, M. Legrand interrogea Clotilde et son mari. Il n'attendait rien de leur déposition. Il négligea même, en leur faveur, l'appareil imposant de la Justice et les ordinaires formalités qui rendaient redoutable l'entrée de son cabinet. Il les fit introduire ensemble.

L'homme parla peu, sauf pour répondre, par monosyllabes sèches, aux questions de M. Legrand ; il n'entrait guère dans la maison, hormis les jours de réception ou pour accomplir les gros ouvrages. L'écurie, le jardin étaient, avec l'office, ses domaines habituels. Mais Clotilde fut plus loquace et le juge se félicita bientôt de l'avoir convoquée.

—Oui, monsieur le juge, déclara-t-elle.... que Marthe ait été empoisonnée, je n'en suis pas autrement surprise.... Je n'y aurais pas pensé toute seule, bien sûr ! mais depuis que M. Pigeon a parlé de cela, je me suis rappelé des choses à quoi je n'avais point fait d'abord attention.... par exemple, la mort de Paff...

—Le chien de Mlle Marthe. Quel rapport ?....

—Mais, monsieur le juge ne sait donc pas ? s'étonna Clotilde..... C'était quand mademoiselle est tombée malade, la première fois. Nous venions de la porter dans sa chambre, je redescends à ma cuisine et je trouve Paff tout raide, la langue sortie, en train de "passer", la pauvre bête ! et qui me regardait avec des yeux !.... Ah ! monsieur le juge, rien que d'y penser, j'en ai le cœur retourné ! ... Eh bien, il venait de boire, dans la tasse de Mlle Marthe, le reste de son lait.

—Vous supposez donc, demanda M. Legrand attentif, que ce lait était empoisonné ?

—Je sais seulement que Mlle Marthe, avant la seconde crise qui l'emporta, se plaignait souvent que son lait avait le goût de pomme sûre.

M. Legrand demeura quelque temps silencieux. Il caressait, d'un geste familier, les aspérités de son crâne rose et poli.

—Tout cela est grave, dit-il enfin.... Il y aurait peut-être lieu de faire déterrer le chien.

—Oh ! monsieur le juge, on ne retrouverait rien, depuis plus de deux mois qu'il est enfoui dans la chaux vive.

—Dans la chaux vive ; pourquoi ?.... demanda M. Legrand, soudain soupçonneux. Est-ce votre mari qui a eu cette idée ?

—C'est Mlle Henriette qui l'a commandé.

Le juge tomba dans un mutisme songeur ; en somme le docteur Pigeon n'était point si sot qu'il avait cru, ni si vieux .... Le témoignage de Clotilde semblait bien lui donner raison.... Toutefois on n'empoisonne pas les gens sans motif. Il en fit la remarque à Clotilde.

—Et ! oui, fit celle ci.... C'est aussi ce que je me suis dit : personne, excepté moi et Mlle Fritz (sans compter Madame et Mlle Henriette naturellement), n'approchait Mlle Marthe.... Et personne n'avait intérêt à lui nuire; au contraire, tout le monde l'aimait !....

Clotilde fondit en larmes à ce souvenir. M. Legrand la reconduisit jusqu'à la porte avec son époux silencieux, qui l'emmena.

Demeuré seul, le juge songea d'abord à convoquer Mlle Fritz; puis il renonça presque aussitôt à ce projet : qu'apporterait la vieille fille, sinon des racontars, tout un bagage de cancans récoltés un peu partout, l'expression de cette inquiétude curieuse qui secouait sourdement l'apathie des familles bourgeoises et commençait à gagner le populaire ? Ce serait, comme on dit, jeter de l'huile sur le feu, et sans profit. Au surplus, incapable de tenir sa langue, Mlle Fritz compromettrait le secret de l'enquête..... Toutes ces raisons décidèrent M. Legrand à temporiser, à prendre du moins auparavant l'avis de M. d'Argencourt.

Cependant il commençait à rendre justice au docteur Pigeon, à se passionner aussi pour cette affaire singulièrement mystérieuse. Il en oublia presque la déception de son voyage à Rome manqué, voyage dont il escomptait pour l'automne le plaisir délicat.

Il alla, la semaine suivante, à l'hôtel d'Auribeau. Tout y était resté, par son ordre, dans le même état depuis le drame. Dans la chambre de Marthe, on sentait encore l'odeur âcre de l'éther, et le lit gardait la forme de son corps alourdi par la mort.

M. Legrand, après une inspection minutieuse, ne découvrit rien. Il permit à Clotilde, qui se plaignait de ne plus oser pénétrer dans l'appartement "parce que cela lui donnait un coup, qu'elle s'attendait chaque fois à voir apparaître Mlle Marthe", de transformer les choses à son gré. Après quoi, il pria qu'on annonçât sa visite à Mlle Henriette.

Celle-ci fit quelque difficulté pour le recevoir. Elle ne sortait plus et ne quittait guère sa chambre. Elle y passait toutes ses journées, prisonnière volontaire, que le seul bruit de ses pas dans la maison sonore emplissait de terreur folle. Elle avait été, au début, assez malade pour que le docteur Pigeon redoutât une méningite.

Quand elle descendit enfin au salon, M. Legrand s'émut de sa pâleur, de ses yeux creux, de son regard vague. Tout cela ajoutait à sa beauté quelque chose de tragique et de pitoyable à la fois.

Dès les premiers mots du magistrat, touchant le but de sa visite, elle éclata en sanglots.

M. Legrand en fut bouleversé Il était de ces hommes faibles qui ne peuvent supporter de voir pleurer une femme. Sa gouvernante, le sachant, usait de cet argument suprême et essentiellement féminin pour résoudre les problèmes souvent compliqués de l'équilibre budgétaire.

Penaud, M. Legrand, en rajustant, par contenance les verres de ses lunettes, en flattant son crâne net et luisant, attendit qu'Henriette se calmât ; puis, il s'excusa, sans y insister, sur les exigences inhérentes à son ingrate profession.

Ensuite, il voulut détourner l'entretien en s'informant de la santé d'Henriette ; mais celle-ci, avec un délicieux illogisme, revint au sujet qui l'avait tant chagrinée :

—C'est absurde, monsieur, déclara-t-elle, et je ne comprends point comment M. d'Argencourt et vous-même avez pris au sérieux cette fable d'empoisonnement. Marthe ne voyait personne, en dehors de ma pauvre mère, de son fiancé, de moi-même et des domestiques, sinon Mlle Fritz. Je ne pense pas que vous soupçonniez celle-ci. Alors, sur quoi bâtir cette sotte affaire ?

—Sans doute.... confirma M. Legrand, qui savait combien il est vain de discuter avec les femmes.

Il reprit sa question demeurée sans réponse :

—Comment vous sentez-vous, mademoiselle ?

Henriette avoua qu'elle se mourait d'ennui dans cette maison vide où la mort avait laissé son morne silence.

—Il faut en sortir, conseilla M. Legrand.

C'était l'avis d'Henriette, bien qu'elle n'osât point l'exprimer.

Eh ! oui, poursuivit le juge ; vous êtes jeune ; vous vous marierez....Je ne parle pas pour l'instant : votre deuil est encore trop récent ; mais plus tard. Il n'y a pas de raison pour que votre vie s'arrête....

— Jamais ! affirma la jeune fille.

M. Legrand se souvenait d'avoir reçu les confidences du jeune substitut, et que celui-ci, sans être amoureux au point d'oublier sa passion cynégétique aurait du moins envisagé agréablement l'avantage d'une union avec Mlle d'Auribeau. Il se permit donc d'insister :

—Voilà, mademoiselle, un mot qu'on ne doit point prononcer. Vous ne manquez pas, Dieu merci ! d'admirateurs respectueux. Il serait mal de les décourager.... Je crois, par exemple, sans qu'il m'en ait d'ailleurs rien dit, que notre substitut tout le premier....

—De grâce, monsieur, n'insistez pas..... Lui moins que tout autre !.... Vous pouvez le lui faire pressentir à l'occasion...

Sur ce ton, leur conversation se poursuivit. Ils causèrent amicalement, légèrement, comme des gens du monde en visite.

M. Legrand cherchait un moyen d'arracher Henriette à sa solitude. Il eut une inspiration soudaine : pourquoi n'entrerait-elle pas comme demoiselle pensionnaire, chez les Dames de la Divine Bonté ? Leur congrégation occupait un ancien château, en bon air, sur les confins de la ville haute et du quartier aristocratique. Mlle d'Auribeau trouverait là des compagnes presque de son âge, et l'atmosphère de paix qui lui semblait nécessaire. Sans nul doute, le docteur Pigeon approuverait ce choix.

L'idée a plut Henriette. Elle sourit. Toutefois, elle fit mine de se défendre pour la forme.

—Non, en vérité, je suis mieux ici, avec mon chagrin.... Et puis que deviendrait Clotilde ?

M. Legrand ne s'avoua pas battu. Il promit de convaincre M. d'Argencourt, et partit là-dessus.

Auprès du procureur impérial, il n'eut pas à déployer son éloquence. M. d'Argencourt, dès les premiers mots, s'étonna de n'avoir pas trouvé plus tôt cette heureuse solution. Il n'était point retourné, depuis l'enterrement, à l'hôtel d'Auribeau. Il y fit sa première visite, en compagnie du docteur Pigeon, dans le dessein d'arracher à Henriette son consentement.

La suite à dimanche prochain.